



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

13 spécial | 2006

La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance

Des aliments et des médicaments

Les plantes dans la médecine médiévale

Mireille Ausécache



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/866>

DOI : 10.4000/crm.866

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2006

Pagination : 249-258

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Mireille Ausécache, « Des aliments et des médicaments », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 13 spécial | 2006, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 13 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/866> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.866>

Des aliments et des médicaments : les plantes dans la médecine médiévale

Dans la médecine médiévale héritée d'Hippocrate et de Galien, l'état de santé implique l'équilibre des quatre humeurs (sang, phlegme, bile jaune, bile noire). Toute maladie étant liée à un déséquilibre des humeurs, corriger ces déséquilibres est l'affaire du médecin qui dispose pour cela d'un arsenal thérapeutique composé en majeure partie de plantes. Ces plantes ainsi que les produits d'origine animale ou minérale sont regroupés sous l'appellation de simples, c'est-à-dire de produits considérés seuls en dehors de tout mélange¹. D'après Jean-Pierre Bénézet², les plantes représentent près de 85 % des simples mentionnés dans la littérature savante alors que la part réservée aux produits animaux est de 5 % et celle des minéraux de 10 %. Sur les 486 chapitres du *Livre des simples médecines*, 420 sont consacrés à des plantes ou produits d'origine végétale. Si l'on ajoute les 71 plantes citées en plus dans certains paragraphes, cela porte à plus de 490 l'ensemble des drogues végétales citées dans cet ouvrage, la plupart d'entre elles (428 sur 490) étant des produits d'Europe occidentale dont 21 % de plantes méditerranéennes. De nos jours la pharmacie française emploie 390 plantes dont certaines sont d'utilisation récente (quinquina, hamamélis, boldo, arnica, bourdaine, etc). La pharmacopée médiévale est donc très riche et utilise nombre de plantes aujourd'hui oubliées des laboratoires.

Nous aborderons trois thèmes : les sources dont disposaient les médecins du Moyen Âge en matière de botanique médicale et de recettes, les connaissances et la réflexion théoriques sur l'action des plantes, la pratique médicale à base de plantes et sa relation à l'alimentation.

Les outils du médecin : herbiers et antidotaires

Il s'agit là des sources essentielles d'information dont disposent les médecins médiévaux. Ils puisent aux traditions antiques mais connaissent au cours du Moyen Âge et notamment lors du « tournant » que constitue le XII^e siècle une notable évolution.

¹ « Mais l'on pourrait, avec quelque raison, se poser cette question : pourquoi a-t-on inventé des médecines composées puisque toute vertu qui se trouve dans les médecines composées se trouve dans les simples ? En effet toute médecine dont la raison d'être est la maladie agit contre la surabondance des humeurs ou la diminution de celles-ci, ou pour arrêter les courants ou contre la faiblesse des vertus, pour la modification des qualités, plaies ou lésions. Et c'est ainsi que l'on trouve des médecines simples laxatives qui réduisent et diminuent la surabondance des humeurs ; des médecines simples qui compensent la diminution de celles-ci ; qui restreignent les flux et les courants ; qui consolident en cas de rupture et enfin qui modifient (...) » : préface de Platearius, *Le Livre des simples médecines d'après le manuscrit français 12322 de la B.N.F.*, trad. et adapt. de G. Malandin, Paris, 1990.

² J.-P. Bénézet, *Pharmacie et médicament en Méditerranée occidentale (XIII^e-XVII^e siècles)*, Paris, 1999, p. 492.

Les herbiers sont des livres de botanique médicale qui circulent depuis l'Antiquité et sont destinés à présenter et décrire les vertus et les usages des plantes. Ainsi Pline dans son *Histoire Naturelle* (livres 28, 29 et 30) présente-t-il de nombreuses plantes utilisées dans la pharmacopée. Mais l'œuvre la plus célèbre est sans doute celle du médecin grec Dioscoride, très vite traduite en latin sous le nom de *Materia medica* et où sont répertoriés en cinq livres près de 600 plantes (arbres, racines et herbes) ainsi que des essences, des baumes et des minéraux connus pour leurs vertus médicales. Cet ouvrage, remanié et classé par ordre alphabétique, constitua la principale référence pour la connaissance des simples pendant tout le haut Moyen Âge. Il est vraisemblable qu'il fut très rapidement doté d'illustrations destinées à faciliter l'identification des plantes. Il nous faut également citer d'autres ouvrages utilisés pendant les premiers siècles du Moyen Âge comme Oribase ou le pseudo-Apulée. En ce qui concerne Hippocrate et Galien, peu de textes sont alors connus, et notamment pas ceux sur les simples ou les médicaments à l'exception d'un herbier alphabétique résumant un traité de Galien sur les vertus des simples (*De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus*), ouvrage souvent attribué à Théodore Priscien.

Les qualités que l'on prête à certaines plantes inspirent les médecins-poètes depuis l'Antiquité comme dans le poème *De uiribus herbarum* de Macer Floridus. Il faut également citer l'*Hortulus* de Walafriid Strabon au IX^e siècle. Autre forme de poésie, celle qui traite de l'origine parfois illustre ou divine de certaines plantes telle que la bétouine dont la « découverte » est attribuée à Esculape en personne³.

De nombreuses recettes circulent depuis l'Antiquité dans des recueils plus ou moins ordonnés qualifiés d'antidotaires. Les médicaments y sont le plus souvent classés par maladies ou par type de préparation ; le premier antidotaire classé par ordre alphabétique, l'*Antidotarium magnum*, est compilé à Salerne au XI^e siècle. De nombreux manuscrits se présentent alors comme fort composites et contiennent aussi bien des ouvrages que l'on peut qualifier de théoriques que des recettes pratiques le plus souvent teintées d'empirisme. Par exemple le manuscrit 109 (XI^e siècle) de la bibliothèque de Vendôme, qui comporte 140 folios en petit format, rassemble des ouvrages d'Alexandre de Tralles, Galien, Théodore Priscien, Caelius Aurelianus mais aussi un glossaire, des recettes de médicaments contre les morsures venimeuses, des prescriptions très vagues de certains simples : contre les démangeaisons par exemple, on peut prescrire « poireau, ail, chou, asperge, panais, rue, cardamome, raifort, saumure ». On trouve également dans ce manuscrit un antidotaire de plus de 380 recettes de médicaments composés suivi d'une liste de simples destinés à la confection d'onguents, au total 17 ouvrages de nature très différente⁴.

Herbiers et antidotaires connaissent une transformation lors de ce que l'on peut appeler le « tournant salernitain ». Les XI^e et surtout XII^e siècles mettent à l'honneur ce que l'on a l'habitude d'appeler l'« École de Salerne », ville d'Italie du

³ Le manuscrit lat. 6862 de la BnF (IX^e siècle) présente 75 peintures de plantes et quelques-unes d'animaux. Au folio 18^v se trouve la représentation d'Esculape « découvrant » la bétouine, *Scolapius qui uetonicam inuenit*. Cf. E. Wickersheimer, *Manuscrits latins de médecine du haut Moyen Âge dans les bibliothèques de France*, Paris, 1966, p. 68, pl. III.

⁴ Cf. E. Wickersheimer, *op. cit.*, p. 175-181.

sud où se sont rassemblés un certain nombre de maîtres en médecine connus par les nombreux traités dont ils furent les auteurs et également par la renommée de leur enseignement. En ce qui concerne les médicaments nous avons noté le désir de classification qui a conduit à la compilation d'un antidotaire classé par ordre alphabétique. Mais c'est également la façon d'aborder et de concevoir la vertu des simples et l'action des médicaments qui évolue alors rapidement sous l'influence de Constantin l'Africain qui traduit de nombreux ouvrages arabes, parmi lesquels il faut citer l'encyclopédie d'al-Majûsî traduite en latin sous le titre de *Pantegni*. Cet ouvrage est divisé en une *theorica* et une *practica*, celle-ci comportant un livre sur les simples (II) et un sur les médicaments composés (X). Le caractère novateur d'un tel ouvrage est indéniable⁵. En effet les auteurs arabes s'efforcent d'adopter un cadre théorique plus rigoureux en matière de pharmacologie, cadre qui s'inspire de la doctrine galénique des quatre degrés : les simples étant intégrés dans la théorie des quatre humeurs, leurs vertus sont ramenées à quatre qualités fondamentales, chaud / froid, sec / humide, auxquelles sont attribués des degrés donnant des qualités différentes. Cette échelle apparaît parfois chez al-Majûsî mais elle est plus systématique dans l'ouvrage d'al-Jazzar traduit par Constantin sous le titre de *De gradibus*. Chaque simple énuméré est suivi de son degré (de 1 à 4) dans chacune de ses qualités : un simple peut être par exemple chaud au troisième degré et sec au deuxième degré. C'est la notion de *complexio* qui décrit également l'état de santé d'un malade selon les qualités ou les humeurs dominantes chez le patient.

Un illustre auteur salernitain, Urso, écrit également un *De gradibus* à la fin du XII^e siècle, tandis qu'en Espagne Gérard de Crémone traduisait un ouvrage d'al-Kindi sur les degrés des médicaments. Cette tradition allait influencer fortement la pharmacologie des siècles suivants.

Nous trouvons cette approche chez l'auteur salernitain Platearius, célèbre notamment pour son ouvrage sur les simples connu sous le nom de *Liber de simplicibus medicinis* ou *Circa instans*. Cet ouvrage fut traduit et enrichi de nouvelles substances (aubergine par exemple) et devint au XIV^e siècle le *Livre des simples médecines* souvent abondamment illustré ainsi que le montre l'édition réalisée à partir d'un manuscrit du XVI^e siècle de la Bibliothèque nationale de France.⁶

Connaissances et réflexion théoriques

Les médecins éprouvent le besoin de classer et répertorier les simples en fonction de leurs vertus curatives. Différents types de classement sont établis en relation avec les principes thérapeutiques alors admis.

Le premier principe est celui de la « médecine des contraires » inspirée d'Hippocrate. Ainsi les maladies qualifiées de « chaudes » comme les fièvres ou les maladies liées à l'excès de bile seront-elles traitées par des médecines froides. Il est donc important de bien connaître les qualités de tel ou tel produit. C'est ce qui explique l'intérêt de l'évaluation du degré des qualités. Par exemple, la bétoune qui est

⁵ Sur l'influence de la médecine arabe voir D. Jacquart-F. Micheau, *La Médecine arabe et l'Occident médiéval*, Paris, 1990.

⁶ Cf. note 102.

chaude et sèche au troisième degré est recommandée pour les maux de tête « de cause froide ».

Les plantes sont également classées d'après leurs principales vertus. C'est ainsi qu'un auteur du nom de Salernus composa les *Tables de Salerne* dans lesquelles il classait les simples en catégories telles que : médecines laxatives, diurétiques, constrictives, emménagogues, vomitives, sudorifiques, etc. C'est également Salernus qui recommande d'utiliser en priorité les simples communs (moins chers et plus efficaces) que l'on trouve dans les champs, les bois et les prés plutôt que les coûteux produits qu'il qualifie « d'alexandrins ». Cependant, à la même époque, nombre de médecins font appel aux vertus des épices réservées à de riches patients auxquels on prescrira même de la poudre d'or ou de perles censée redonner des forces – tout en permettant d'alourdir les honoraires. C'est la position du médecin français Gilles de Corbeil qui décrit, à la fin du XII^e siècle, 80 médicaments composés dans un long traité versifié. Présentant le *Diamargariton*, un médicament dont le nom provient des deux sortes de perles qu'il contient, il précise que, si le malade est riche, il est bon d'ajouter d'autres ingrédients : que l'on « fasse broyer les pierres précieuses, réduire l'or en poudre et qu'on y mêle l'ambre et les baumes qui conviennent à chaque genre de maladie ». Il recommande aussi de faire absorber ce médicament dans du vin de Falerne où l'on aura fait bouillir du bois d'aloès, produit également fort coûteux⁷.

À côté des efforts de classification, demeure cependant une autre façon d'aborder les qualités des simples : c'est ce que l'on appelle la médecine analogique ou médecine des « signatures ». Certains simples, de par leur forme, leur couleur, leur origine ou leur nom semblent naturellement destinés à soigner certaines maladies : le sang-dragon (résine rouge) arrête les flux de sang alors que la garance est prescrite pour arrêter les menstrues, la saxifrage dont le nom signifie « casse la pierre » est employée pour traiter la gravelle, les fougères nommées capillaires soignent les cheveux, des simples de couleur jaune seront employés contre l'excès de bile jaune ou bien au contraire contre la rétention d'urine, les mélancoliques tourmentés par la bile noire se verront traités par des produits de teinte bleue ou noire... Ainsi, les modes de classification se superposent et entrent parfois en contradiction les uns avec les autres.

Certains simples sont dotés de multiples vertus et peuvent soigner toutes sortes de maladies. Ainsi la bétoine est-elle réputée apte à soigner 47 maladies aussi différentes que fractures, plaies, problèmes oculaires, maux de dents, douleurs d'estomac ou de la rate, fièvres, calculs etc. Cependant certaines maladies nécessitent la confection de médicaments composés. Platearius explique la nécessité des médicaments composés dans la préface de son ouvrage sur les simples, le *Circa instans*, préface intégralement traduite dans le *Livre des simples médecines* :

Il y a plusieurs cas pour lesquels on inventa des médecines composées, cas où les médecines simples ne suffisaient pas, à savoir : la violence de la maladie, les mala-

⁷ Cf. M. Ausécache, *Gilles de Corbeil, De uirtutibus et laudibus compositorum medicaminum*, thèse de l'École Pratique des Hautes Études, 2003, livre II, vers 79-81 (à paraître). Cette démarche se justifie aux yeux de l'auteur par la possibilité qui s'offre alors au médecin, en contrepartie, de soigner gratuitement les pauvres.

dies contraires ou opposées, les états contraires des membres ou organes du corps, la noblesse de ces derniers, la violence de la médecine.

La violence de la maladie : il y a des maladies si fortes et si enracinées que jamais elles ne seront guéries par des médecines simples ; ainsi l'épilepsie, la lèpre, pour lesquelles il a fallu mêler les simples pour en accroître les vertus. Les maladies contraires ou opposées : ainsi qui serait affecté à la fois de fièvre et d'hydropisie dite *leucophlegmasie*, dans ce cas, aurait une maladie de cause chaude et une autre de cause froide. Une médecine composée de contraires est alors nécessaire, afin que, par ses propriétés contraires, elle s'oppose et obvie à ces maladies contraires. Il n'y a point de médecine simple qui puisse apporter quelque aide contre des états contraires d'organes, comme dans le cas, par exemple, où l'estomac est froid et la rate chaude. Aussi fut-il nécessaire de trouver des médecines composées qui par leurs qualités contraires peuvent y obvier. La noblesse de l'organe malade : si, par exemple, le foie présentait quelque dureté, il faudrait une médecine chaude pour résorber et dissiper, mais aussi une médecine styptique pour conforter, car la première médecine affaiblirait le foie si la deuxième n'était avec elle composée. La violence de la médecine : ainsi scammonée et ellébore, à cause de leur grande violence ne se peuvent administrer seules et sans les composer avec d'autres qui corrigent cette violence.⁸

Dans ce cas il est clair que les vertus des simples sont considérées comme cumulatives ; l'addition d'un nombre important de produits peut alors devenir un gage de réussite du traitement et l'on se dirige rapidement vers la notion de panacée, le médicament miracle capable de tout guérir à partir de recettes de plus en plus longues, complexes et coûteuses telle la célèbre thériaque qui finit par contenir plus de 70 ingrédients ! Il n'est pas rare non plus de voir associés plusieurs médicaments composés comportant chacun un grand nombre d'ingrédients.

Nombre de recettes sont anciennes et relèvent en grande partie de l'empirisme mais les médecins salernitains éprouvent au XII^e siècle un impérieux besoin de comprendre le mode d'action des médicaments, de théoriser dans une certaine mesure leur pratique thérapeutique. Cette réflexion est en relation avec la volonté de rattacher la médecine à la philosophie naturelle inspirée d'Aristote dont certains textes comme la *Physique* ou le traité *De la génération et de la corruption* sont redécouverts au XII^e siècle et cela notamment par l'intermédiaire des médecins.

Gilles de Corbeil se présente comme un praticien soucieux de mettre en pratique les théories étudiées à Salerne. Dans son traité sur les médicaments composés, il s'interroge à plusieurs reprises sur les effets des simples et n'hésite pas à souligner les contradictions au moins apparentes de certains traitements. Ainsi il aborde le cas du traitement de l'excès de bile par la scammonée.

La scammonée est « chaude et sèche au quatrième degré », elle est donc de complexion analogue à celle de la bile et paraît plus apte à renforcer l'action de la bile qu'à la combattre. La démonstration de Gilles de Corbeil est la suivante : la scammonée de par sa similitude est attirée par la bile ; sa substance très subtile lui permet de s'infiltrer et de dissoudre la bile et les humeurs qu'elle contient, se comportant ainsi en « ennemie de sa semblable ». La démonstration de Gilles de Corbeil

⁸ *Le livre des simples médecines, op. cit.*, p. 8.

s'appuie sur les travaux d'Urso de Salerne portant sur les mélanges. Ainsi à Salerne coexistent l'héritage des Anciens et une réflexion qui se situe dans un cadre théorique novateur en ce qui concerne les vertus des simples.

La pratique à base de plantes et l'alimentation

Il faut préciser que les traités médicaux présentant les médicaments sont différents selon le public visé et l'objectif de l'ouvrage. Ils offrent également une grande diversité quant à la précision des recettes. Gilles de Corbeil, par exemple, ne donne que très rarement des recettes précises. Son but est de chanter les louanges des médicaments ou de certaines plantes sans fournir, le plus souvent, de données précises sur les quantités par exemple. Il s'adresse à un public de spécialistes qui sait où trouver les recettes.

L'*Antidotaire de Nicolas*, au contraire, est un recueil de recettes précises, donnant des indications de poids et de mode de préparation. Ce recueil constitué à la fin du XII^e siècle connut un immense succès durant tout le Moyen Âge, s'enrichissant progressivement de nouvelles formules en même temps qu'il était traduit en de nombreuses langues⁹. Il fut le manuel de base des apothicaires qui y trouvaient surtout des recettes plus que des commentaires médicaux, les indications thérapeutiques étant formulées de façon sommaire. L'onguent Agrippa par exemple est ainsi d'abord brièvement présenté comme recommandé « aux malades souffrant d'hydropisie, de tumeurs, de problèmes nerveux, de rétention d'urine, de douleurs du ventre et des reins ». Après ces rapides indications dénuées de tout commentaire, vient la recette suivante :

Pour 5 livres d'onguent il faut 2 livres de bryone, 2 onces de racines de sureau hièble, de chardon marin, 1 livre de racines de *sticados*, 6 onces d'oignons marins, 3 onces d'iris, 2 onces de racines de fougère. Toutes les racines doivent être bien lavées trois ou quatre fois et broyées dans un mortier de marbre puis placées dans quatre livres d'huile de lentisques durant 2 jours et mieux encore pendant 6 ou 7 jours, car cela renforce leur chaleur, leur odeur, leur efficacité. Le troisième jour, le tout est placé sur le feu et doit bouillir jusqu'à la dissolution. Le mélange est placé dans un sac, filtré par pression puis placé sur le feu jusqu'à ébullition. Au début de l'ébullition, ajouter 5 onces de cire blanche et faire fondre. Utiliser après refroidissement¹⁰.

Il s'agit donc là de recettes précises et détaillées figurant dans un antidotaire organisé, classé par ordre alphabétique. Cependant il faut remarquer que très souvent des recettes sont copiées rapidement dans les marges de manuscrits, sans le moindre détail sur le poids des ingrédients ou le mode de préparation. C'est ce que

⁹ Cf. P. Dorvaux, *Deux traductions françaises de l'Antidotarium de Nicolas de Salerne (XIV^e-XV^e siècles)*, Paris, 1896.

¹⁰ À part la livre et l'once, les autres mesures utilisées pour les recettes sont la drachme et le scrupule. La livre médicinale est subdivisée en 12 onces et représente environ 300 à 400 grammes. L'once pèse environ 30 gr. Elle se divise en 8 drachmes d'environ 3,8 gr. La drachme vaut 3 deniers ou scrupules de 1,27 gr. Cf. J.-P. Bénézet, *op. cit.*, p. 312.

nous voyons dans le manuscrit latin 6862 de la Bibliothèque nationale de Paris déjà évoqué.

Les traités de médecine établissent souvent le lien entre thérapie et alimentation. En effet si les maladies le plus souvent traitées au Moyen Âge semblent bien être d'abord les maladies de l'appareil respiratoire, les maladies de l'appareil digestif sont également fréquentes. De plus les médecins s'intéressent par différents aspects à l'alimentation.

Certaines maladies digestives sont liées à des excès alimentaires que condamne fermement un médecin-praticien comme Gilles de Corbeil, qui prône même la plus grande frugalité pour être en bonne santé. Présentant un médicament coûteux, inaccessible aux plus pauvres de ses malades, il développe les arguments susceptibles de faire accepter cette situation au malade indigent :

La pauvreté procure elle-même une médecine à peu de frais,
 Elle se nourrit des fèves chères à Pythagore accompagnées d'un peu de lard
 Et de simples légumes ; le pain de son qui satisfait un estomac affamé
 A le pouvoir de débarrasser le corps de ses humeurs grossières.
 La nourriture mangée avec faim est plus savoureuse,
 Elle reconstitue, nourrit et reconforte davantage, elle est mieux acceptée par le corps,
 Mieux assimilée par les membres.
 Quel meilleur moyen de guérir les maladies, quel remède plus fiable contre le mal
 Que la règle de vie sobre et frugale des gens modestes ?
 L'eau pure et la vie simple que l'on mène chez les pauvres
 Procurent plus de vigueur et de santé que la vie à la cour de César,
 Les coupes de nectar, les vins de Falerne, le gibier forcé par la meute,
 Les saumons savoureux, les turbots et les truites à la chair rosée.
 Celui qui s'adonne à ces festins de roi et à ces libations s'alanguit,
 Sa gourmandise n'a plus de limites et son ventre s'épaissit.¹¹

Ce passage qui apparaît comme une condamnation sans appel de la bonne chère semble en fait davantage correspondre à un topos littéraire qu'à la réalité du point de vue de Gilles de Corbeil. La façon dont précisément il présente les plats raffinés laisse à penser qu'il n'y est pas indifférent, lui qui en tant que médecin de cour a sans doute l'occasion de faire des écarts au régime frugal qu'il préconise... De plus, nous le verrons, le vin est dans son ouvrage l'objet de louanges qui ne paraissent pas uniquement d'ordre médical.

Le médecin semble bien condamner l'excès et non la gourmandise. En effet, les excès sont souvent évoqués dans le traité de Gilles de Corbeil ; ils provoquent une difficulté à digérer accompagnée souvent d'une surabondance de bile. Le corps s'échauffe et il faut le soulager en le purgeant, en utilisant les plantes laxatives, diurétiques et même parfois vomitives avant d'employer l'ultime recours de la saignée.

¹¹ Livre II, vers 106-123. La traduction rend pauvrement l'image du gourmand à qui sont attribués en latin une *gula luxurians* et un *uenter obesus*.

Autre aspect du rapport entre médecine et alimentation : certaines plantes sont de bons médicaments mais sont aussi considérées comme des aliments dangereux par les médecins. Les deux exemples suivants sont tirés du *Livre des simples médecines*. Le poireau y est ainsi présenté :

Il est chaud au milieu du troisième degré et sec à la fin de celui-ci. Qu'il soit sec est démontré par ses vertus astringentes et resserrantes : il restreint les saignements de nez. Mais il n'est point bon comme nourriture. Car il nuit à l'estomac en y provoquant des gonflements et des ventosités et en y attaquant les nerfs par son âpreté. Il a la propriété de provoquer une fumée noire qui donne la mélancolie, laquelle fumée monte à la tête et obscurcit la vue. Ceux qui voudront en manger devront prendre, après, du pourpier ou de la laitue-scarole ou autre chose semblable, c'est-à-dire froide, afin de modérer la chaleur du poireau ; ou bien alors ils devront cuire le poireau et le laver deux ou trois fois avant de le manger comme on vient de le dire. Bien qu'il ne convienne pas du tout à l'alimentation, le poireau est utilisable en médecine parce que, mangé cru, il nettoie les conduits du poumon des grosses humeurs et débouche le foie. Il est bon pour ceux qui ont des rots et éructations surs et aigres¹².

D'autres prescriptions suivent : saignements de nez, douleurs d'oreilles, hémorroïdes, coliques. Le poireau sauvage est encore plus actif que le poireau cultivé car il est « chaud au quatrième degré et sec au troisième ». Il provoque les menstrues et est utilisé dans les recettes de médicaments abortifs.

Les lentilles sont également fortement déconseillées comme aliment (sauf si l'on prend soin de les débarrasser de leur peau) :

Les lentilles sont des semences froides au premier degré et sèches au second. Elles se composent de deux vertus contraires dont l'une se trouve dans la peau et l'autre dans la moelle. La peau a en effet une aigreur qui fait lâcher le ventre et la moelle sèche et froide conforte l'estomac, les boyaux et a une efficacité certaine contre les flux de ventre causés par l'humeur colérique (...). Il vaut mieux utiliser les lentilles en médecine que dans l'alimentation, elles ont pour vertu principale de resserrer (...). Elles sont difficiles à digérer et engendrent un sang mélancolique et ce davantage si on les mange avec leur peau ce qui provoque maux de tête, songes trompeurs et terribles, dessèchement des yeux, maladies de peau...¹³

D'autres plantes alimentaires sont au contraire remarquées pour leurs qualités gustatives autant que médicales. C'est le cas de l'asperge par exemple qui « est chaude et sèche au troisième degré. Elle possède des choses tendres qui, cuites, donnent une nourriture assez délectable »¹⁴. D'autres encore sont des auxiliaires indispensables de la médecine. C'est le cas de l'orge :

L'orge est froide et sèche. Il y a dans l'orge beaucoup de choses utiles à la médecine : la farine, le grain cassé et le grain pelé entier. En décoction elle est utile aux

¹² *Le livre des simples médecines, op. cit.*, p. 34.

¹³ *Ibid.* p. 64-65.

¹⁴ *Ibid.* p. 28.

fiévreux, contre les maladies de poitrine et les apostumes du poumon, pour refroidir foie et estomac. La ptisane (bouillie d'orge) est bonne pour garder la santé et humidifier le corps (...); cette ptisane bonifie le sang des bien portants et ne nourrit pas moins que le pain. Elle donne bonne et claire vue à ceux qui ont un cerveau sain. Aux malades il convient de donner cette ptisane de diverses façons et comme la maladie de chacun le requiert¹⁵.

Au registre des auxiliaires indispensables, il faut souligner le rôle particulièrement important du vin qui est souvent l'objet d'éloges appuyés de la part de Gilles de Corbeil. Il est l'adjuvant liquide le plus utilisé dans la préparation ou l'administration des médicaments mais il a aussi des vertus reconstituantes notamment dans le cas de pertes de sang, ce qui nous ramène à la médecine analogique déjà évoquée. Cependant la qualité gustative du vin est également prise en compte et certains crus de Campanie sont cités avec émotion par l'auteur, qui a passé ses années d'études en Italie. Le vin de Falerne, chanté par les poètes depuis l'Antiquité est le plus recommandé : d'après Gilles de Corbeil, « sa couleur est celle de l'or pur, il est fort et parfumé et sans aucune amertume, il est également clair et subtil ; mélangé à de l'eau de rose il est particulièrement recommandé aux convalescents dont il restaure l'appétit » (II, 135-141). Il faut cependant remarquer que le vin est proscrit en cas de fièvre, le médicament devant être alors administré avec de l'eau.

L'administration des médicaments est souvent mise en relation avec le goût. Le traité de Gilles de Corbeil nous montre que le médecin se préoccupe aussi du goût du médicament, de son aspect, ayant à cœur de ne pas dégoûter le malade et de faciliter l'administration du traitement. C'est ainsi qu'il est recommandé de mélanger la préparation à de la nourriture : pilules dans des oublies, médicament en poudre mélangé à de l'œuf (I, 300), du chou gras, une pâtisserie, de la bouillie (IV, 126).

L'alimentation des malades est également un souci pour les médecins surtout à partir du XIII^e siècle ainsi que le montrent les travaux de Marilyn Nicoud et Bruno Laurieux. Dans les traités médicaux du XII^e siècle on trouve peu d'indications pouvant être qualifiées de diététiques et les prescriptions relatives à l'alimentation des malades restent le plus souvent d'ordre général. C'est ainsi que pour Gilles de Corbeil une alimentation « chaude » est fortement déconseillée à un malade fiévreux sous peine de voir la fièvre s'aggraver (I, 725). Dans certains cas la précision est plus grande : ainsi certains traitements doivent être accompagnés d'une alimentation particulière ; c'est le cas du *Diasatirion* médicament ayant, entre autres, des vertus aphrodisiaques et qui doit s'accompagner d'aliments légers et délicats ainsi que de dattes, amandes et figues (II, 305-311). Il faut remarquer que Gilles de Corbeil suit dans ce cas son maître vénéré Musandinus, auteur salernitain qui écrivit un traité sur l'alimentation des malades fiévreux (*De cibis et potibus febricitantium*) et leur recommandait tout particulièrement les plats et boissons à base d'amandes. Parfois toute nourriture est incompatible avec la prise du médicament et, d'après Gilles de Corbeil, c'est alors le médicament qui « est le repas, la nourriture de la vie, l'aliment du salut » (II, 622-624).

¹⁵ *Ibid.* p. 67.

La place fondamentale des plantes dans la médecine du Moyen Âge est l'un des éléments du rapport qui existait alors entre médecine et alimentation. Les œuvres parcourues nous montrent une certaine méfiance des médecins à l'égard d'une alimentation trop riche ou de certains aliments réputés pour leur caractère dangereux, ce qui d'ailleurs ne semble pas en avoir empêché la consommation. En même temps la nourriture occupe une place non négligeable dans ces traités, nourriture adaptée aux malades mais aussi parfois aliments susceptibles de maintenir en bonne santé. Il transparaît également chez certains auteurs comme Gilles de Corbeil un intérêt pour la bonne chère et les bons vins, ce qui les rapproche de la cuisine sans doute plutôt en tant qu'hommes qu'en tant que médecins. La médecine semble donc se méfier de la cuisine quand elle donne lieu à des excès mais elle se penche avec intérêt sur les aliments susceptibles de restaurer ou préserver la santé.

Mireille Ausécaché
École Pratique des Hautes Études,
section des Sciences historiques et philologiques